

— Mon cabinet est par ici, mademoiselle, veuillez me suivre.

Il la précéda dans un étroit et sombre couloir, l'éclairant du bougeoir qu'il tenait à la main, et Charlotte le suivit, trop préoccupée de ses idées d'héritage pour avoir aucune arrière-pensée sur les intentions de M. Godelaine.

Le cabinet de l'homme d'affaires était une grande pièce carrée, à peine meublée d'un bureau de forme empire, de quelques chaises et deux fauteuils du même style à coussins de cygne, et recouverts de cuir. Une lampe posée sur le bureau répandait autour d'elle un cercle restreint de lumière et laissait dans une demi-obscurité le reste de la pièce, dont on distinguait vaguement les quatre murs garnis de casiers remplis par des alignements réguliers de cartons. Que de secrets devaient renfermer ces innombrables cartons ! Que de mystères devaient dormir sous leurs couvercles fermés !

M. Godelaine, homme d'affaires, s'occupait de tant d'affaires différentes ! Tous les métiers que peut comprendre cette profession, M. Godelaine les pratiquait : et sur ses cartes, à la suite de ce titre vague : homme d'affaires, il aurait pu inscrire sous une immense accolade d'innombrables sous-titres.

Banquier, pour les petits commerçants qui venaient chez lui escompter leurs traites. Prêteur, pour ceux auxquels il prêtait, non son argent, mais celui des autres. La recherche des successions, la chasse aux héritiers ; informations et renseignements ; mariages, séparations, associations, liquidations, arbitrages, expertises, consultations, conseils, etc., etc., et une masse encore d'autres et cœtera, avouables ou inavouables. De tous ces fils, réunis et enchevêtrés, M. Godelaine avait tissé une belle toile à prendre les pièces de cent sous. Le centre de cette toile était le cabinet où Charlotte Gibert venait d'entrer.

— Asseyez-vous, mademoiselle, lui dit l'homme d'affaires, en lui désignant un siège d'un geste courtois et en prenant place lui-même sur son large fauteuil de bureau.

La jeune fille obéit à cette invitation et attendit M. Godelaine, qui, se renversant sur le dossier de son fauteuil et croisant sur lui sa robe de chambre, fût prêt à lui donner les explications qu'il lui avait promises. Après avoir longuement regardé le plafond, comme si ce qu'il avait à dire s'y trouvait écrit en caractères visibles pour lui seul, il prit enfin la parole.

— Vous vous appelez Louise-Anais Charlotte Gibert. Vous êtes née le 7 juin 1859, à Paris dans le 3^e arrondissement. Votre père, ancien ouvrier sellier, est mort. Votre mère, ancienne ouvrière en passementerie, est morte également. Je pourrais vous donner les dates, je les supprime pour abrégé. Vous avez été élevée par une cousine de votre mère, une estimable demoiselle qui tenait ici près un magasin de parfumerie ; elle est morte aussi, il y a deux ans. Vous ne vous connaissez aucun parent et vous n'en avez eu effet aucun au monde, ni proche ni éloigné.

Cette dernière phrase jeta une vague inquiétude dans l'esprit de la jeune ouvrière. Pas de parents, donc pas d'héritage. S'il ne l'avait fait venir que pour lui raconter, à elle même, sa propre histoire, ce n'était vraiment pas la peine de se déranger.

Mais comme s'il eût deviné cette pensée, M. Godelaine reprit :

— Ce que je viens de vous dire n'est que pour vous prouver que je vous connais parfaitement, mieux peut-être que vous ne vous connaissez vous même. Je sais tant de choses !

Ces quatre derniers mots, le ton d'importance dont ils furent prononcés, ranimèrent la curiosité et l'intérêt de Charlotte Gibert. M. Godelaine lui apparut tout à coup comme un homme pour qui rien n'est caché et qui peut à son gré accomplir des miracles. Après avoir produit ce petit effet, il changea d'attitude, recroisa sa robe de chambre et se tournant vers la jeune fille :

— Oui je sais beaucoup de choses. Je sais, entre autres, comme je vous l'ai annoncé, le moyen de faire tomber dans vos mains une belle fortune que j'évalue en gros à une douzaine de millions. L'opération est très facile et sa réussite dépend absolument de votre volonté.

— Et qu'aurais-je à faire, monsieur, pour voir se réaliser un événement aussi extraordinaire ?

— Pour que vous le compreniez, il est nécessaire que je vous raconte une histoire un peu longue. Prêtez moi toute votre attention.

La recommandation était bien inutile. Charlotte, penchée en avant, les yeux fixés sur ceux de l'homme d'affaires et les oreilles grandes ouvertes, se disposait ne pas perdre un seul mot de l'histoire qu'elle allait entendre.